

<b>Zeitschrift:</b>	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
<b>Herausgeber:</b>	Université de Lausanne, Faculté des lettres
<b>Band:</b>	9 (1976)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	De l'Allemagne à l'Europe
<b>Autor:</b>	Ramuz, C.-F. / Traz, Robert de
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-870928">https://doi.org/10.5169/seals-870928</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

De l'Allemagne à l'Europe

JACQUES RIVIÈRE

# L'ALLEMAND

SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS  
D'UN PRISONNIER DE GUERRE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS  
ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE  
35 & 37, RUE MADAME

# I

## « L'Allemand » et ses lecteurs

A la fin de l'année 1918, Rivière publie aux Editions de la Nouvelle Revue française *L'Allemand*. Daté d'août-septembre 1918, l'ouvrage, nous dit l'Avant-propos, avait été élaboré « dès le début de [la] deuxième année de captivité », avec « la ferme intention d'en faire part au public, dès que l'heure de la délivrance aurait sonné ». Mais, sitôt en Suisse, Rivière est saisi de scrupules :

« Avais-je [...] le droit de donner libre cours à mes réflexions ? Pouvais-je en conscience émettre des idées dont ce ne serait pas moi qui aurais à supporter les conséquences ? Je ne pouvais me faire aucune illusion sur ce qu'il y avait d'excitant, d'encourageant pour la haine dans ce que j'avais à dire sur les Allemands. Etait-ce à moi à le dire, qui n'avais plus qu'à assister en spectateur à la guerre ? Etait-il bien de ma part d'attiser un foyer où je ne risquais plus de me brûler ? Pouvais-je créer de l'inexpiable, sous le prétexte que je n'aurais pas à l'expier personnellement ? »

A quoi s'ajoute la crainte de retarder les chances de la paix :

« Non, décidément, je ne dirai pas ce que je crois avoir aperçu sur les Allemands. Je n'irai pas renflammer la haine naturelle que nous avons pour eux, et qui risquerait ensuite de nous aveugler, quand viendront les premières possibilités de résolution du conflit. Je redoutais en effet, comme le plus épouvantable qu'il pût être donné à un homme de commettre, le crime de laisser passer sans la voir la première minute où la guerre cesserait d'être inévitable. Peut-être en publant mes réflexions, en leur permettant de développer leur venin, allais-je contribuer à rendre cette première minute moins perceptible, moins évidente. L'idée seule d'un tel risque me paralysait complètement. »

Obsédé cependant par l'approche qu'il a faite du « génie allemand », Rivière revient à la relation et à l'analyse de son expérience avec la seule et ferme intention d'en tirer « une œuvre posée, concrète, vérifique », et l'espoir de « dégonfler ces monstres intellectuels, ces caricatures géantes qui flottent entre les deux camps comme des baudruches et dans lesquels chaque peuple croit reconnaître son adversaire ».

Parmi les réactions personnelles suscitées par l'ouvrage, nous retiendrons celles de C.-F. Ramuz et de Robert de Traz.

*C.-F. Ramuz à Jacques Rivièvre*

L'Acacia  
COUR p. Lausanne

6 février 19

Cher Monsieur

Voici bien les meilleures nouvelles que je « pusse » recevoir de vous, puisqu'il s'agit d'un « livre ». Quoique je vous aie vu très mal et trop brièvement lors de votre passage ici, je n'en étais pas moins curieux de connaître les réactions d'une nature telle que la vôtre en présence d'événements, en apparence exceptionnels, que vous aviez eu l'occasion de voir de si près. Je vous remercie d'avoir bien voulu penser à me faire bénéficier de vos « souvenirs et réflexions ». J'admire *l'aisance* avec laquelle vous avez su simplifier votre sujet sans *l'appaupvrir*. Aucun n'était plus complexe : l'enchevêtrement des chemins (pas seulement ceux de « traverse ») vous mettait en danger de vous perdre à chaque pas. Or, vous ne vous êtes pas perdu, premier point ; et je vous assure bien, second point, que si vos lecteurs se perdent, c'est leur faute. Je suis très heureux qu'un Français parle en Français, sans parler comme les journaux. Les Allemands ne sont pas des barbares, ne leur faisons pas cet honneur (j'aime les barbares)<sup>1</sup>. Les Allemands ne sont pas non plus des civilisés (je crois m'entendre, mais ce serait très long à expliquer : ils n'ont pas, entre autres, le sens du plaisir). C'est pourquoi les Allemands sont des gens *génés*, la meilleure définition, des gens empêtrés. Vous ne l'êtes nullement, j'y reviens. J'aime que vous dressiez devant nous, sous les aspects de votre propre personnage, une image de la vraie France (sa dignité, son assurance, sa clarté, son sens en effet des individus) à opposer à cette Allemagne que vous avez presque seul, vous, le droit de « détester » (je suis sensible à la nuance) puisque vous dites pourquoi et que vos raisons sont *vraies* — parce que de nature et la simple traduction en mots de sentiments et de pensées qu'on sent spontanés et directs. Il n'y a rien au-delà. Cher Monsieur, je vous remercie encore, je vous prie de présenter mes hommages à Madame Rivièvre, je vous envoie mon bon souvenir

C. F. Ramuz

P. S. J'adresse ma lettre à la Nouvelle Revue qui fera suivre sans doute. Donnez-moi à l'occasion n'est-ce pas ? de vos nouvelles.

<sup>1</sup> Dans un chapitre intitulé « Culture et Barbarie », Rivièrre, reprenant et développant un propos de Goethe, avait déclaré :

« Oui, j'ose maintenant le répéter en toute sécurité, oui, l'Allemand est un barbare. Non pas peut-être au sens où on a pris l'habitude de le dire. Mais en ceci, qu'il ne sait pas reconnaître l'excellent.

[...]

L'Allemand est barbare encore en ceci, qu'il ne voit pas ce qu'il y a d'irréme-diable dans l'excellence, tout ce qu'elle empêche, tout ce dont elle dispense, l'impos-sibilité de faire mieux. [...]

L'Allemand est barbare en ce qu'il ne rencontre en lui-même ni certitudes, ni obligations. [...] Au fond, s'il ne reconnaît pas l'excellent hors de lui, c'est parce qu'il n'en découvre pas en lui les conditions. Il est barbare en ceci, qu'il est dans une perpétuelle migration intellectuelle » (*L'Allemand*, pp. 230-232).

*Robert de Traz à Jacques Rivière*

Genève, 4 mars 19

Cher monsieur,

Vous devez me trouver un bien mauvais corres-pondant, mais je le suis moins qu'il n'y paraît. Votre lettre m'est arrivée avant votre livre et au moment où je partais pour la France, invité par l'armée américaine. De passage à Paris, j'ai tenté de vous voir à *N. R. Fr.* mais sans succès. Rentré ici après plusieurs semaines d'absence j'ai trouvé votre livre, je l'ai lu, savouré, aimé ; mon silence ne m'empêchait pas de vous être fidèle, et, vous reconnaissant tout entier dans vos pages, il me semblait être près de vous.

Vous dirai-je que votre œuvre est singulièrement attachante et subtile, et fertile en perspectives ? Votre langage imagé est d'une souplesse qui lui permet de tout dire et de tout suggérer. Mais ce que je préfère dans ce livre très intelligent, c'est que l'intelligence y est en fonction de la sensibilité, ou, mieux, d'une personnalité sen-sible. Ce n'est pas là une analyse abstraite, et indifférente, mais un jugement appuyé sur une réaction individuelle — la réaction naturelle à tout être vivant devant un danger. Vous ne faites pas la théorie de l'Allemand, vous racontez votre expérience de l'Allemand. C'est un livre plein de significations, si nouveau qu'il étonnera peut-être au premier abord le lecteur moyen, mais dont le destin est assuré.

Et après vous avoir lu, après avoir entendu à travers vos phrases, le son de votre voix scrupuleuse, je songeais à votre séjour ici, l'an dernier : il va y avoir bientôt un an de ces journées si pleines d'émotion et d'inquiétude, de la fin de mars<sup>1</sup>. Comment ne pas mesurer aujourd'hui, et en vous écrivant, le rebondissement définitif de la Fortune ! Comme j'aurais aimé vous revoir, sinon peut-être démobilisé, du moins à Paris, libre et actif. Cette demi-captivité de l'internement, ces barreaux auxquels nous voulions prendre quelques guirlandes de fleurs mais qui étaient encore des barreaux d'une cage seulement un peu plus grande, comme ils ont dû vous faire parfois souffrir, et comme j'eusse été satisfait de vous voir à Paris, respirer, cette fois, tout à fait à fond. Vous n'avez peut-être pas eu à Genève la liberté d'esprit dont vous avez fait un si utile usage en Allemagne. Ici, libre matériellement, il me semblait qu'une contrainte morale devait peser sur vous : la contrainte de ne pouvoir ni ne devoir aller vous battre. Il m'a semblé deviner tout cela, sentir cette souffrance au second degré dans votre préface. Mais aujourd'hui je vous imagine dans la plénitude de vos forces intellectuelles, vous redressant de toute votre stature. Laissez-moi vous dire combien j'en suis heureux.

Ma femme se joint à moi pour vous envoyer ainsi qu'à madame Rivière nos sincères amitiés, et pour vous féliciter de tout cœur de ce livre et de votre vie.

Bien cordialement à vous,

Robert de Traz

---

<sup>1</sup> A la fin du mois de mars 1918, les armées allemandes avaient entrepris une grande offensive sur le front de Picardie, qui risqua d'être décisive.

## II

### Dialogue avec Alexis François

*Jacques Rivière à Alexis François*      Toulouse, le 27 Décembre 1918

Cher Monsieur,

Qu'aurez-vous pensé de mon silence ? Je voudrais être bien sûr qu'il ne vous a jamais inspiré de doutes sur la fidélité de mon attachement. Ma seule excuse est que j'ai dû lutter, pour travailler et venir à bout de mes projets, contre des conditions particulièrement difficiles : je n'avais pas trop de toutes mes forces.

Je vous fais envoyer ces jours-ci de Paris (je ne sais si c'est en épreuves ou en volume déjà) le premier résultat de mon effort. Je dis : le premier, parce qu'il y en aura d'autres bientôt.

Je suis très anxieux de savoir ce que vous allez penser de ce livre, qui arrive hélas ! un peu en retard sur son heure. Quelle que soit la réaction qu'il provoque de votre part, je compte que vous ne m'en dissimulerez rien. Dites vous bien que jamais vous ne penserez de mon *Allemand* autant de mal que j'en ai pensé moi-même.

Si par hasard vous recevez un exemplaire dépourvu de toute attribution manuscrite, ne m'en veuillez pas. C'est que je n'aurai pas encore pu rallier Paris à temps pour l'en revêtir. Mais je vous promets de réparer cette bien involontaire omission à mon premier voyage à Genève, ou à votre premier séjour à Paris. L'un ou l'autre ne pourra se faire attendre bien longtemps.

Et malgré que je garde à plusieurs égards une sorte de nostalgie de Genève, je souhaite cependant de toutes mes forces que ce soit vous qui preniez les devants et qui veniez vous tremper avec nous dans cette vivifiante atmosphère de victoire, où grâce à ceux qui furent plus courageux et plus acharnés que moi, nous vivons depuis deux mois bientôt. Que la vie est belle de nouveau ! Quelles récompenses inestimables ! Nous recevons en ce moment, comme en bouquet, toutes les forces qui ont été dépensées dans cette guerre et qu'un moment on avait pu y craindre en vain englouties. Si vous venez près de nous, vous les sentirez resurgir. — A peine encore la place de vous souhaiter pour vous et les vôtres une heureuse nouvelle année et de me dire, cher Monsieur, votre bien amicalement attaché

Jacques Rivière

Dans la *Semaine littéraire*, qui avait déjà publié dans son numéro du 8 février 1919 quelques extraits de *L'Allemand* (il s'agit des pages de conclusion 230-239) en déclarant l'ouvrage « aussi modeste de ton que riche en aperçus de tous genres », Alexis François répond au souhait de Rivière et développe très longuement ses réflexions.

« *L'Allemand* » de M. Jacques Rivière

*par Alexis François*

M. Jacques Rivière, rentré en France après une longue captivité, nous confie le résultat de ses réflexions sur l'âme allemande. Son livre ne manquera pas de susciter un vif intérêt chez nous, en Suisse romande, où l'on sait qu'il a été en grande partie rédigé.

Il est terrible. Par la forme d'abord, pleine d'entrain et de mordant, non exempte de rudesse militaire, mais savante quand même, mais éclatante par la profusion des images, et d'un tissu si serré, si uni, qu'on pourrait la comparer à quelque belle pièce de drap bleu horizon. On sent que l'auteur, un des plus subtils essayistes de la jeune école, a désormais atteint la pleine virilité intellectuelle.

Terrible encore par le fond. On a beaucoup écrit depuis quatre ans sur le caractère allemand, en France et ailleurs. Rien n'approche en force de ce petit volume, pas même les réquisitoires éloquents ou sanglants d'un Guglielmo Ferrero, d'un Ford Madox Hueffer, avec lesquels cependant il se rencontre plus d'une fois. Rien non plus ne donne davantage, à première vue, l'impression du vrai, du définitif, tant l'auteur est grave et s'interdit toute violence inutile...

Ah ! certes, il n'est pas tendre pour son « héros » ; il n'est pas calme non plus ; plus d'une fois le rugissement du fauve en cage retentit magnifiquement derrière ses périodes ; mais ce fauve est de noble race, et connaît toute la distance qui le sépare de ses geôliers. En lisant le livre de M. Rivière, je songeais à son regard limpide, à sa voix douce et à sa forte mâchoire faite pour broyer fortement

la matière intellectuelle. Nulle trace en son étude de ces grossières estampes où l'on nous représentait naguère un Guillaume aux mains sanglantes, un *Kronprinz* à la lippe baveuse.

Nulle trace non plus du Croquemitaine allemand, sujet facile, dont la légende populaire — ou même académique — s'est trop longtemps contentée. M. Rivière est un esprit trop sérieux, trop fin, pour se complaire au rôle d'imagier d'Epinal. L'instrument qu'il manie, est celui des grands moralistes français, Montaigne, Pascal, La Bruyère : l'analyse morale qui s'attache aux plus secrets ressorts de la personnalité. En quoi d'ailleurs, il acquiert immédiatement une immense supériorité sur son sujet. On ne peut s'empêcher de sourire en songeant à ce soldat français qu'un grossier *Feldwebel* pense épouvanter par ses cris et qui, nonobstant, le regarde bien en face, au fond des yeux, le scrute, le soupèse, et n'en fait, mentalement, qu'une bouchée...

Car c'est bien ainsi que se présente cette redoutable analyse, comme une sorte de duel à mort entre deux esprits, entre deux âmes, où le vainqueur n'est pas celui qui a la plus grosse voix. Tranquillement, le Français léger, souple, agile, vous jette par terre le gros Allemand, le retourne à son aise, le palpe par toutes les coutures, lui ouvre le cœur et le ventre, et finalement, au moment même où l'autre croit l'emporter par les poings, lui prouve son néant par raison démonstrative. Spectacle joyeux — trop peut-être — même pour un neutre.

[...]

En vérité, un pareil livre est troublant. Il a l'air de frapper le peuple allemand de malédiction, — c'est-à-dire une notable portion de l'humanité.

Dirai-je qu'il a emporté mon assentiment ? Oui et non. Oui, si je ne consulte que mon cœur. Non, si je laisse un peu parler mon esprit. En toute franchise, je dois l'avouer : sa perfection même m'inquiète. Je veux dire son irréfutable logique qui passe comme un rayon de lumière éblouissante à travers l'énorme réalité. On ne voit plus rien à côté. Cette équation de psychologue à deux termes ne laisse aucune place pour les hasards et les retours de la vie. Cette géométrie morale ne fait point apparaître une physionomie, mais un schéma savamment ajusté. On ne voit pas clairement entre autres, si M. Rivière entend y soumettre l'Allemand de tous les temps. Ici et là seulement, il laisse soupçonner qu'il n'en fut pas toujours ainsi, ou qu'il pourrait y avoir quelque chose à côté.

Et puis, quelque bien disposé qu'on soit par les événements à entrer dans le sens de l'auteur, d'autres souvenirs reviennent à la mémoire qui dessinent une réaction ; souvenirs personnels ou souvenirs historiques. Après tout, il fut une fois au moins où la sensibilité allemande n'a point hésité, où elle a tranché nettement la question du bien et du mal, du faux et du vrai, alors que partout ailleurs les âmes étaient émoussées. C'est quand Martin Luther déclara que le commerce de Tetzel était une infamie. Il n'en fallut pas davantage pour sauver l'Europe de l'immoralité où menaçaient de la faire sombrer les sophismes latins. Ce seul fait à l'actif d'une race doit empêcher qu'on en désespère, et laisse supposer qu'à certaines heures, la grâce divine peut descendre sur elle comme sur les autres.

Il y a une conscience allemande exigeante et travaillée. Peut-être a-t-elle moins de lumières que d'autres, ayant passé par une moins bonne école, ou perdu de vue ses classiques. A ce propos, je serais d'avis que le prochain traité de paix introduisit dans les programmes scolaires allemands l'étude obligatoire des fables de la Fontaine, des *Provinciales* de Pascal, des comédies de Molière et des tragédies de Corneille, qui ont tant fait pour affiner la race française. Mais livrée à elle-même, la conscience allemande ne s'en débat pas moins avec énergie dans ce que M. Rivière appelle d'un mot un peu dur « la nuit originelle de son intuition ». Cela même constitue une moralité supérieure, capable de nobles conquêtes — tant que cette lutte se poursuit dans la pleine liberté de l'âme. Et c'est ce que Kant, après Luther, a magnifiquement démontré. Ici, je crois, est un des nœuds de la question.

M. Rivière parle d'une façon pénétrante, à son ordinaire, de cette faculté de *servir* qui distinguerait l'âme allemande. De là vient qu'elle déraille si facilement, qu'elle soit prête à se laisser égarer par quiconque l'entraîne au-delà des bornes de l'humanité. Il a raison, je pense, s'il faut entendre par là que l'impérialisme allemand est en grande partie responsable de la « barbarie » allemande. Le peuple allemand, grisé de victoires, s'est courbé tout entier, sans résistance pour ainsi dire, devant le mot d'ordre de ses chefs.

Mais est-il en cela une exception, un cas monstrueux dans l'histoire de l'humanité ? Ne connaissons-nous pas d'autres circonstances et d'autres lieux où les mêmes causes ont produit les mêmes effets, où quelque « impérialisme », d'essence à la fois matérielle et spirituelle, a faussé l'intelligence et le sens moral de ses adeptes, et reculé, au fond de la conscience, les bornes du bon, du beau, du vrai ? Un auteur

qui n'est pas allemand et que je ne nommerai pas pour ne faire de peine à personne, écrivait en 1912 : « La confession est au cœur du catholicisme ; elle en est le principe le plus ingrat, le plus scandaleux, le plus profond. *Elle est en quelque sorte la permission du péché...* »<sup>1</sup>

Et c'était un éloge sous sa plume ! Il n'en sentait même plus l'espèce de scandale, trop conforme, hélas, aux faits et à la tradition. Après tout, Tetzel n'est point complètement mort, et l'on sait à qui Rome, par un sûr instinct, laissa « la permission de pécher » pendant la guerre : cette barbarie allemande issue tout autant, si ce n'est plus, des ténèbres de l'abdication que des ténèbres de l'intuition. Elle s'y reconnaissait mieux que dans tous ces émancipés qui défendaient ailleurs, simplement, ingénument, la justice et le droit...

[...]

(*La Semaine littéraire*, 8 mars 1919)

---

<sup>1</sup> Alexis François cite ici malicieusement Jacques Rivièvre et son article « De la Foi », paru dans la *Nouvelle Revue française*, novembre 1912.

*Jacques Rivièvre à Alexis François*

Paris, le 17 Mars 1919

Cher Monsieur et ami,

Ayant reçu votre aimable carte quelques jours avant la *Semaine*, j'attendais votre article avec une curiosité mêlée d'un peu d'inquiétude. Bien qu'il me fût difficile de me représenter ce qu'il pouvait avoir pour moi de désagréable, vos excuses anticipées me mettaient sur la défensive.

Laissez-moi vous dire tout de suite qu'elles étaient très inutiles et que je suis beaucoup plus porté à trouver de l'excès dans vos éloges que dans vos critiques. Surtout j'ai envie de vous remercier pour l'attention si chaleureuse que vous me prêtez et pour la présentation si forte et si juste que vous faites de mon livre au public. (Je vous assure bien que je n'ai trouvé aucune trace dans vos lignes de la dépression où vous m'affirmez que vous étiez en les écrivant.)

Vous devinez bien que je ne donne pas les mains sans résistance malgré tout à l'objection principale que vous soulevez. Non pas que je prétende avoir été juste envers l'Allemand. Je connais si bien

toutes mes injustices envers lui que je travaille en ce moment à les réparer. Je veux dire (car la censure ici, si elle lit ma lettre, pourrait me soupçonner d'« intelligences avec l'ennemi »), je veux dire que je cherche à faire apparaître certains côtés positifs de son caractère que j'ai un peu trop bravement mis dans mon livre. Vous verrez bientôt, j'espère, le résultat de mon effort dans ce sens. Vous voyez donc que je n'ai aucune raison de me rebeller contre votre accusation de réduire par trop la vertu, la compétence allemandes.

Ce contre quoi je me défendrai vivement, c'est contre l'idée qui forme la base, les assises de votre objection. Il m'est impossible d'admettre que « Rome » (cette étrange abstraction dont nous autres Romains comprenons si mal la nature et le contenu) soit privée de la faculté discriminative. Il m'est impossible d'admettre que le catholicisme soit « la nuit de l'intuition ». Et à vrai dire, il vaut mieux que je m'arrête, tant l'abîme au bord duquel nous voici est profond.

Simplement je ne voudrais pas que vous nous serviez de quelques pages écrites par un jeune homme encore fort imprégné d'idées esthétiques et qui n'avait aucunement le droit de parler au nom de l'Eglise catholique, pour faire à celle-ci un grief qu'elle ne mérite pas. Ma phrase sur « la permission du péché » est aussi hérétique que possible. Elle serait repoussée avec abomination par n'importe quel théologien. C'est une chose que j'ai comprise depuis. Je dois en porter tout seul la responsabilité.

Ceci dit, je répéterai que nous sommes au bord d'un abîme et qu'il serait imprudent de nous y plonger à moins d'avoir devant nous des années uniquement réservées pour nous expliquer ensemble. Car la sincérité m'oblige bien à dire que tout de même vous touchez à une « question » et qu'il y a peut-être, bien que je la considère comme d'un tout autre ordre que celui que vous supposez, une opposition entre Rome et la mentalité générale de tous ces « émancipés » que nous sommes. Il faudra bien un jour l'avouer, la signaler, la comprendre. Peut-être oserai-je m'y employer, quoique le sujet soit particulièrement douloureux pour moi.

Vous voyez, en tous cas, que votre article aura fait plus que flatter mon amour-propre d'auteur. Il a mis à nouveau en branle ma réflexion. Et c'est ce dont je vous suis peut-être le plus reconnaissant. Je regrette seulement que nous ne puissions pas poursuivre de vive voix la discussion et nous éclairer davantage l'un l'autre sur nos secrets sentiments.

J'ai enfin lu l'article de Charly Clerc dans le Journal de Genève. Il est excellent lui aussi<sup>1</sup>. Je vais écrire à Charly Clerc.

J'espère que vos enfants vont bien. On va opérer Jacqueline ces jours-ci des végétations. Les médecins nous assurent que ce sera la fin de ses maux.

J'allais oublier de vous remercier de l'envoi de votre livre. Aussitôt démobilisé, c'est-à-dire Samedi prochain, je vais en entreprendre

la lecture et je suis persuadé que je vais y trouver un grand intérêt<sup>2</sup>.

Nous préparons la réapparition de la N. R. F. Je vous tiendrai au courant.

Avec les meilleurs souvenirs de ma femme et avec mes nouveaux remerciements, je vous prie, cher Monsieur et ami, d'accepter l'assurance de mon bien sincère attachement.

Jacques Rivièrē

---

<sup>1</sup> Charly Clerc, « L'Allemand », *Journal de Genève*, 17 février 1919, qui écrit notamment :

« Voici plusieurs mois que nous attendions *L'Allemand* de Jacques Rivièrē. Durant son séjour à Genève, l'auteur a gagné non seulement l'attention, mais la confiance de plusieurs. Ce n'est pas le « critique à la mode » que nous avons salué en lui, ni même l'interprète habile et subtil des contemporains, mais un esprit compréhensif, hanté par l'idée de ne point faire tort aux œuvres qu'il révèle, connaisseur du passé, ouvert à l'avenir, prêt à reviser son jugement dès qu'une objection lui est faite. Mais tout objectif qu'il est, si large que soit son champ visuel, — ne vient-il pas de la province de Montaigne ? — ce critique avoue des préférences, il choisit, il affirme, il condamne. L'idéal de son intelligence n'est pas un assouplissement indéfini, mais bien de trouver un critère éprouvé, une « idée de derrière » et de juger tout à travers elle. Rivièrē est mieux qu'un dilettante ; c'est un guide et un juge. »

<sup>2</sup> Alexis François, *Le Berceau de la Croix-Rouge*, A. Jullien, Genève, 1918.



### III

#### Dialogue avec Ernest Bovet

Fondateur de la revue zurichoise *Wissen und Leben* dont il voulait faire un lieu de discussion objective des problèmes politiques et spirituels, persuadé dès avant la guerre de la nécessité de créer les Etats-Unis d'Europe, pionnier de la Société des Nations, Ernest Bovet ne pouvait rester indifférent aux vues de Rivière sur l'Allemagne. Il leur consacre quatre articles (1<sup>er</sup> et 15 janvier, 1<sup>er</sup> et 15 février 1920), redressant dans le premier un certain nombre d'assertions qui lui paraissent fausses et exposant à son tour dans les suivants son interprétation de la psychologie allemande.

#### « L'Allemand »

*par Ernest Bovet*

M. Jacques Rivière, l'excellent collaborateur de la *Nouvelle Revue française*, mobilisé en août 1914, a passé trois ans de captivité en Allemagne, pendant lesquels il a observé, d'un regard singulièrement aigu, la mentalité de ses gardiens, depuis la simple sentimentale jusqu'au commandant de camp. Il s'est documenté aussi dans les journaux, dans les revues, et a publié (il y a environ un an, c'est-à-dire avant la paix) un petit volume très condensé, très suggestif, intitulé *L'Allemand*.

Jacques Rivière déclare avoir hésité à publier son ouvrage : il ne voulait pas contribuer à augmenter la haine ; il doutait de la justesse de son jugement. Finalement il a cédé « à la fureur de son esprit ». Il avait besoin de se débarrasser de l'Allemagne. « Je ne m'en prends pas à ses crimes, mais à sa façon de penser et de sentir ; je la répudie bien exactement. » Il veut « définir » les Allemands, « faire une œuvre posée, concrète, véridique » ; il espère même que son livre aidera aux Français « à sortir de la féroce et grandiose ignorance où nous vivons de notre ennemi », au risque de déplaire « aux excitateurs de tous calibres qui mènent le chœur de la vocifération contre l'ennemi ».

Quoique mon jugement diffère, gravement, en des points importants, de celui de Jacques Rivièvre, je crois à l'absolue sincérité de son effort ; et comme son intelligence est très pénétrante, son livre mérite d'être lu et médité, même (et surtout) par ceux-là qui sur-sauteront devant certaines affirmations péremptoires.

[...]

Discutons. — L'observation de Jacques Rivièvre est étonnamment exacte et pénétrante. Des Allemands qu'il a vus il nous donne une photographie qui semble faite souvent aux rayons Röntgen ; mais c'est une photographie... instantanée. Il n'y a aucune perspective historique : le « devenir » est odieux à M. Rivièvre ; il le méprise ; son jugement se fige dans l'absolu ; il nous présente l'Allemand en soi (der Deutsche « an sich »). Son Allemand n'a point d'histoire ; il est de toute éternité ce qu'il est en 1914 ; — son Allemand ne connaît aucune différence de régions et de classes sociales ; la simple sentinelle (paysan du Sud ou du Nord que la guerre arracha à la glèbe), le sous-off' de carrière, le capitaine de réserve, le général, c'est tout un, les mobiles de l'un sont les mobiles de l'autre ; — enfin (à lire M. Rivièvre) la psychose de guerre n'a aucune importance... chez l'Allemand ; partout ailleurs elle explique le déchaînement des instincts, la brutalité, la lâcheté ; en Allemagne, la guerre ne change rien à l'état normal.

C'est là une première erreur de Jacques Rivièvre ; elle est fondamentale. Il n'a tenu aucun compte de la relativité de ses documents, de l'individuel et du momentané. [...]

Je comprends fort bien l'étonnement du Français (et surtout du Parisien) devant « le manque de tempérament », devant l'apparente « indifférence ». Cette lenteur germanique irrite la vivacité latine ; mais c'est une erreur que de l'interpréter systématiquement par une pauvreté du fond. Cette lenteur provient souvent de ce que la psychoanalyse appelle l'introversion. Pour autant qu'il est permis de généraliser en pareille matière (qu'on veuille bien remarquer cette réserve !), je crois que le Germain a une certaine tendance à l'introversion. Affaire de race ? Peut-être. J'y vois plutôt une affaire d'éducation et de civilisation encore un peu provinciale. [...]

Les indices sur lesquels Rivièvre se fonde pour conclure à un « néant intérieur » de l'Allemand sont donc insuffisants ; ce néant embarrassé d'ailleurs l'auteur là où il parle de la volonté créatrice ; il se tire d'affaire en invoquant « une sorte de plasma germinatif » (page 153). Si cette vague image suffit à le rassurer, il n'est pas difficile. [...]

Très justes ou en tout cas très suggestives m'apparaissent les réflexions de Rivière sur la différence entre le Bien et le Mal, entre le Vrai et le Faux chez l'Allemand. Il a dénoncé là le vice essentiel, qui explique, par exemple, le criminel manifeste des 93 ; et tout ce qu'il dit sur la chasse aux « possibilités » m'a été une révélation. Mais ici encore : manque total de sens historique. Là où Jacques Rivière voit un vice congénital, il n'y a évidemment qu'une maladie, une perversion, une crise passagère. — Sans doute, le flux du « devenir » ne devrait pas saper certaines vérités morales qui se dressent en quelque sorte comme des Propylées au point de départ de l'effort humain ; mais ce « devenir » n'en est pas moins un fait ; et si les notions du Vrai et du Bien sont éternelles en leur essence, il n'en est pas moins vrai que leur interprétation et leur application varient et que leur domaine s'accroît au cours des siècles. Il y a des actes que le droit romain consacrait et que nous condamnons ; et inversement. [...]

(*Wissen und Leben*, 1<sup>er</sup> janvier 1920)

Les articles d'Ernest Bovet marquent le point de départ d'un échange aussi franc qu'amical, dont on trouvera ci-dessous quelques moments :

*Jacques Rivière à Ernest Bovet*

D<sup>ne</sup> de St Victor, Cenon, (Gironde) le 3 Sept. 1921  
(adresse jusqu'en fin Sept.)

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir.

Je serais bien impardonnable, et digne de bien peu d'intérêt, si je m'entêtais à jamais dans les quelques idées que j'ai pu une fois émettre sur l'Allemagne. Ce qui m'intéresse, c'est d'approfondir le problème du caractère allemand et tout ce que je croirai apercevoir de nouveau, dans cette recherche, je ne vois absolument pas ce qui pourrait m'empêcher de l'énoncer.

J'ai d'ailleurs la sensation d'être encore fort loin du véritable tréfonds de l'âme germanique et je ne me fais aucune illusion sur la valeur toute provisoire des quelques théorèmes que j'ai réussi à poser.

Votre invitation à venir faire à Zurich une conférence sur André Gide me plaît beaucoup. Je l'accepte en principe avec reconnaissance, mais seulement pour le début de l'année prochaine (Janvier ou Février). Avant ce moment je ne disposerais pas du temps nécessaire.

Ayant déjà parlé d'André Gide à Genève et à Lausanne, je ne pourrais choisir comme autres villes où promener ma conférence que Neuchâtel, Berne ou Fribourg. Croyez-vous que j'y puisse trouver un auditoire ?

Pour les conditions, nous nous arrangerons toujours facilement. La vie est très dure à Paris et je ne puis négliger aucune source de revenu, ayant femme et enfants. Mais ce que vous croirez pouvoir m'offrir sera toujours bien.

Je n'ai pas encore lu votre article de *Wissen und Leben*, car on ne m'a pas encore fait suivre la revue. Mais je la demande à Paris. Je vous remercie vivement d'avoir pensé à me le signaler<sup>1</sup>.

Je vous prie, cher Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments de respectueuse sympathie.

Jacques Rivière

<sup>1</sup> Ernest Bovet, « Les Européens », *Wissen und Leben*, 21 avril 1921, avec cette conclusion :

« Quoi qu'il en soit, la réalité la plus immédiate à conquérir, pour nous, c'est l'*Europe*. Les héros conscients de la grande guerre sont morts pour cet idéal ; nous leur devons d'en faire une réalité agissante. L'*Europe*, c'est le désarmement progressif, le travail qui reprend dans la confiance, un fécond labeur de législation sociale, la solidarité démocratique, l'entr'aide financière, la collaboration des intelligences. C'est l'aboutissement logique d'une évolution millénaire, c'est enfin et surtout un but précis, rationnel, d'une noble difficulté, qu'il importe de donner à cette mystique qui risque de s'égarter et sans laquelle toutefois aucune création ne serait possible.

Tous les éléments de l'*Europe* sont là, épars ; les âmes la désirent ; la nécessité l'exige. Où sont les constructeurs ? »

*Ernest Bovet à Jacques Rivière*

[Lausanne] 8 mai 1924.

Cher Monsieur,

Dans votre numéro de mai, je viens de lire l'article de Fabre-Luce, « sur l'idée de victoire », avec une joie grandissante. Sans doute d'autres avaient déjà dit ces choses, et moi-même j'ai prêché ces vérités depuis la paix de Versailles ; mais jamais on n'avait dit ces vérités d'une façon aussi concentrée, aussi claire, aussi profonde, et aussi absolument convaincante. C'est un honneur de la pensée française que d'inspirer de pareils défenseurs de la vérité et de l'humanité. — En outre quand c'est un étranger qui dit ces choses, on l'accuse volontiers de les dire *contre la France*. Il y a quelques mois, un juriste de Lausanne me disait, l'œil chargé de reproches : « vous n'aimez pas la France » ; à quoi j'ai répondu : « soyez plus exact, je n'aime pas la même France que vous ». — Eh bien, personne n'osera prétendre que Fabre-Luce n'aime pas son pays ; et pour moi il est un des représentants de la France durable, de celle à laquelle nous devons tant de libérations, de celle qui aura toujours notre reconnaissance et notre amour.

Je ne sais pas qui est M. Fabre-Luce ; j'ignore son adresse ; veuillez lui dire de ma part ma gratitude. Une seule page provoque ma contradiction : la page 557. Sans doute, les ententes régionales sont nécessaires, inévitables ; elles répondent à une loi de l'évolution historique ; mais le Pacte de Garantie, tel qu'il était présenté l'an dernier, contenait un déclanchement automatique de la guerre qui violait directement le principe essentiel du Pacte de la Société des Nations ; c'est un grave défaut qu'il faudra corriger. Et quant à l'article 10 du Pacte, il faut non point l'affaiblir (dans ses parties essentielles) mais au contraire le fortifier. Si vous voulez me communiquer l'adresse de M. Fabre-Luce, je lui enverrai un article que j'ai écrit à ce sujet.

D'une façon générale il faut vous dire, Cher Monsieur, le grand intérêt avec lequel je suis votre revue. En matière politique elle progresse sans cesse. En littérature elle soulève souvent de graves appréhensions en moi. J'y vois s'étaler trop souvent une littérature malsaine, qui imite Proust et Gide par leurs plus mauvais côtés. Je ne fais pas de morale ici ; je constate un rétrécissement maladif de l'horizon. Je n'aime ni *L'Impudente* de Deberly, ni *Celles d'Alger* de Marsan, ni *Amour sans forces* de Sindral, ni *Jean Darien* de Bopp. Je voudrais vous en parler longuement, les textes en mains, car il s'agit ici de choses bien plus graves que la littérature.

Je n'aime pas beaucoup non plus la manie du sport de Montherlant et de Prévost ; mais enfin, il y a là une force qui cherche son expression.

De Lanux a publié un article : « Intelligence et Démocratie » très remarquable, très discutable aussi en certains points, mais par là même suggestif. Ce même de Lanux a écrit un tract sur la Société des Nations qui est un petit chef-d'œuvre<sup>1</sup>.

Excusez cette énumération et ces jugements sommaires que je n'ai pas le temps de développer, qu'il faudrait du reste développer de vive voix et non point lourdement avec la machine à écrire.

Que va-t-il sortir dimanche des urnes françaises ? Tous mes vœux vont à la France que vous devinez et dont dépend le sort de l'Europe.

J'ai en mains une revue intitulée : *Junge Gemeinde* (von Wille, Weg und Werk der jungen Generation). Revue hebdomadaire qui se publie à Hambourg (Verlag Junge Menschen, Hambourg XIII, Johnsallee 54). Le numéro que je lis est celui du 1<sup>er</sup> mai, traitant des élections ; excellent. Si vous avez l'occasion de lire la *Junge Gemeinde*, ne manquez pas d'en profiter.

Veuillez agréer, Cher Monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués,

P. S. 9 mai.

Je n'avais pas attaché grande importance à la dernière page de votre numéro du 1<sup>er</sup> mai, tout en trouvant fort bonne votre lettre à Béraud. Mais le *Journal de Genève* apporte ce matin sous le titre de « Incidents littéraires », des détails sur cette affaire. — Je n'ai jamais rien lu de Béraud, sauf son interview accordée à Léon Treich, où il se vante d'avoir improvisé le sujet du « Martyre de l'obèse » et d'avoir écrit ce chef-d'œuvre en six jours, du 23 au 29 juin. Le monsieur qui fait des choses pareilles et qui s'en vante est un saligaud dans la république des lettres. Mais comment un Jacques Rivièré peut-il envoyer des témoins à un Béraud ? Ce sont là des gestes préhistoriques qu'il faudrait oublier. — L'attitude de Martin du Gard n'est qu'une reculade peu plaisante. Mais quelle reculade aussi que les *Thibault* après *Jean Barois* ! Et toutes les sauces de la critique parisienne n'y changeront rien<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Henri Deberly, *L'Impudente*, *Nouvelle Revue française*, avril, mai, juin, juillet 1923.

Eugène Marsan, « Celles d'Alger », *ibid.*, décembre 1923.

Jacques Sindral, *Amour sans forces*, *ibid.*, décembre 1923, janvier 1924.

Léon Bopp, *Jean Darien*, *ibid.*, avril, mai, juin, juillet 1924.

Henry de Montherlant, « La gloire du stade », *ibid.*, juin 1923.

Jean Prévost, « Journée du pugiliste », *ibid.*, mars 1924.

Pierre de Lanux, « Intelligence et Démocratie », *ibid.*, mars 1924.

<sup>2</sup> Les attaques grossières et multiformes d'Henri Béraud contre les écrivains de la *Nouvelle Revue française* défraient la chronique et le *Journal de Genève* en fait la relation dans son numéro du 9 mai 1924. Excédé, Jacques Rivièré lui avait envoyé ses témoins, et, à la suite d'un accord, il fut déclaré publiquement que « les articles de M. Henri Béraud avaient été fondés sur des renseignements inexacts et que [ses] injures devaient être tenues pour nulles et non avenues ».

Ernest Bovet confond dans son post-scriptum Roger et Maurice Martin du Gard, ce dernier seul est mêlé à l'affaire par les *Nouvelles littéraires* dont il assurait la direction.

Lettre reproduite d'après un double dactylographié, conservé par Ernest Bovet.

*Jacques Rivièrē à Ernest Bovet*

[Paris] Le 16 Mai 1924

Cher Monsieur,

Vous êtes bien aimable d'avoir pris la peine de me témoigner votre enthousiasme pour l'article de Fabre-Luce. Je trouve, moi aussi, cet article bien remarquable et remarquable aussi l'ensemble du livre qui paraîtra bientôt. Il vous sera certainement envoyé.

Par exemple, vous êtes bien injuste pour mes collaborateurs proprement littéraires. Savez-vous que cet *Amour sans forces* qui vous a déplu est du même Fabre-Luce dont vous admirez aujourd'hui la fermeté et le courage (Jacques Sindral est un pseudonyme) ? Mais enfin vos inquiétudes mêmes révèlent l'intérêt que vous portez à la N. R. F. et de cela je vous suis infiniment reconnaissant.

Que pensez-vous de nos élections ? Vous voyez bien que je n'étais pas seul en France à me séparer de Poincaré<sup>1</sup>.

Veuillez présenter mes bien respectueux et amicaux souvenirs à Madame E. Bovet et accepter, cher Monsieur, l'expression de mon fidèle attachement.

Jacques Rivièrē

---

<sup>1</sup> Les élections du 12 mai 1924 voient la victoire du « Cartel des gauches » groupé autour d'Edouard Herriot, et le cabinet présidé par Raymond Poincaré est contraint de démissionner.

*Ernest Bovet à Jacques Rivièrē*

[Lausanne] 19 novembre 1924.

Cher Monsieur,

Un journal m'apprend que vous viendrez bientôt à Lausanne, pour trois conférences, suivies de discussion, sur l'orientation morale du Roman et du Drame. La perspective de vous revoir bientôt me réjouit et celle de discuter me passionne d'avance.

Savez-vous déjà la date approximative de vos conférences ? Nous comptons vous voir souvent au Languedoc<sup>1</sup>.

J'ai lu et je suis en train de relire *La Victoire*<sup>2</sup>. Sans rien retrancher de l'éloge que j'en faisais dans ma dernière lettre je constate pourtant que Fabre-Luce, dans son généreux désir de ne pas accabler les vaincus, va décidément trop loin dans son plaidoyer. Il est admirablement bien informé ; je m'étonne qu'un homme de son âge possède si bien les événements que ceux de ma génération ont pu suivre au jour le jour ; mais il ignore pourtant beaucoup de la psychologie de ceux qui dirigeaient l'Autriche et l'Allemagne en 1914, et je pourrais lui raconter à ce sujet bien des choses vécues. Il sous-estime d'une façon dangereuse l'importance de l'Ultimatum à la Serbie. Mais enfin c'est un bon livre et je suis heureux que la France fournisse au monde une jeunesse pareille. — Quant à son roman *Amour sans forces*, il continue à me déplaire très fort ; on peut être un excellent écrivain politique sans être pour cela un bon romancier ; et vice-versa.

Que la France ait été la première grande-puissance qui a signé le Protocole de Genève, cela encore a rempli de joie tous ses amis européens, elle a regagné par là et au-delà, toutes les sympathies et toute la reconnaissance que Poincaré avait gaspillées. Il faudra bien que d'autres grandes-puissances ratifient aussi ; qui donc voudrait, en repoussant l'arbitrage obligatoire, assumer la lourde responsabilité dont l'Allemagne s'est chargée en 1907 ?

A bientôt donc, cher Monsieur,

Votre cordialement dévoué<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Propriété de la famille Bovet à Lausanne.

<sup>2</sup> Alfred Fabre-Luce, *La Victoire*, Collection « Les Documents bleus », Ed. de la Nouvelle Revue française, Paris, 1924.

<sup>3</sup> Lettre reproduite d'après un double dactylographié.

Au lendemain de la mort de Rivière, Ernest Bovet rendra hommage à sa pensée politique, dont il souligne la souplesse et la générosité d'inspiration :

## Jacques Rivièvre Européen

*par Ernest Bovet*

Il est permis d'imaginer un style européen authentique et fort, une tension qui équilibre le poids abandonné aujourd'hui sur une pente. Un homme nous donnait depuis cinq ans l'espoir, et déjà des gages, de cette victoire. C'était Rivièvre.

Le sentiment européen se formait chez lui avec difficulté, perçait péniblement, héroïquement, comme un cours d'eau dans les granits.

Albert Thibaudet.

[...]

Le point de départ [de l'évolution politique de Rivièvre], ce sera ce petit livre écrit en août 1918, et intitulé : *L'Allemand, souvenirs et réflexions d'un prisonnier de guerre*.

[...]

A *L'Allemand* de Rivièvre j'ai consacré quatre articles critiques dans *Wissen und Leben*, dont le premier a paru en janvier 1920. Sans avoir jamais vu Rivièvre, je lui envoyai ces articles, en lui ouvrant ma revue pour une réplique, tandis que d'autre part je le défendais contre l'Allemand Natorp. En décembre 1920, rencontrant Rivièvre à Paris, je lui demandai des nouvelles de la réplique promise. Il me répondit, avec cet accent de modestie et de force qu'avait sa sincérité : « Ma réponse ne viendra jamais, parce qu'aujourd'hui je partage votre façon de voir. »

En effet, dès septembre 1919, un article intitulé « La décadence de la liberté » manifestait un premier ébranlement dans l'absolutisme politique de Rivièvre. Il y célébrait encore, avec raison, ce culte de la liberté qui est particulier aux Français, mais il pressentait aussi d'autres vérités, d'autres possibilités peut-être légitimes et, se faisant la leçon à lui-même, il écrivait : « Il faut absolument que nous perdions l'habitude de traiter par le dédain et par l'ignorance tout ce que nous n'aimons pas. [...] »

[...]

En avril 1921, voici un article plus net encore, sur la rupture de la Conférence de Londres, et intitulé : « Notes sur un événement politique ».

Rappelons en quelques mots que la Conférence de Londres (février-mars 1921) entre les Alliés et l'Allemagne aurait dû aboutir à la fixation d'une somme globale pour les Réparations. [...]

Rivière fut un des premiers en France à voir l'erreur et à le dire nettement. La première partie de son article est encore un peu dans l'esprit de *L'Allemand* : Les Allemands ont peu de mémoire ; ils oublient leurs fautes et leurs responsabilités ; leur révolution fut purement opportuniste, par « Sachlichkeit » ; la Sachlichkeit, c'est « le don de prendre le présent à son titre exact », « c'est le génie du présent et de l'avenir immanent à ce présent ». Et cette définition introduit pour ainsi dire le nouveau Rivière. Dans *L'Allemand*, il reprochait à l'ennemi d'être toujours dans le flux du devenir, sans tradition morale, sans forme et sans contenu ; à cette inconsistance germanique il opposait fièrement les vérités immuables de la conscience française. Ecoutez-le maintenant : « Nous voyons trop durablement... » ; dans notre esprit, transformé en une sorte de musée intérieur, « la place ne tarde pas à manquer pour les nouvelles acquisitions ; la réalité, qui elle, continue à changer, ne trouve plus de chemin pour nous aborder, de porte pour s'introduire en nous... Nous sommes magnifiquement aveugles au devenir du monde... Mon idée est que nous ne gagnons rien à méconnaître le mécanisme de leur pensée et à vouloir le faire fonctionner à rebours. [...] Il y a une direction dans laquelle l'Allemagne pense, progresse, se montre productive. Quelle raison peut-il y avoir au monde de ne pas l'épouser ? [...] »

[...]

En juillet 1922, à propos de la Conférence de Gênes, il écrit un article dont le titre seul est déjà significatif : « Les dangers d'une politique conséquente ». [...]

Et voici enfin, en mai 1923, à propos de l'occupation de la Ruhr, l'article qui s'appelle courageusement : « Pour une entente économique avec l'Allemagne ». Mesurez le chemin parcouru en trois ans par l'Européen Rivière, écoutez comme il parle de ce passé qui entrave l'avenir de ses décombres et de ses haines : « La vaine question des réparations doit être franchement écartée. Il s'agit de bien autre chose que de reconstruire des maisons et des usines, que de rebâtir le passé : il s'agit de fonder l'avenir... M. Poincaré conçoit la politique comme la construction d'une voie de chemin de fer, et avec cette particularité qu'il entreprend de percer un tunnel toutes les fois qu'un monticule lui barre la ligne droite : M. Poincaré est tout le temps en tunnel... La paix a été manquée. Il faut la recom-

mencer... Il y a du courage à affronter le monde entier ; il y en aurait peut-être davantage à supprimer dès maintenant dans leur racine les dangers que l'hostilité qui nous environne fait courir à la France future. »

Il est temps de conclure en abandonnant aux réflexions du lecteur ces quelques citations qui ne résument pas seulement l'histoire d'une belle intelligence, mais aussi l'ascension d'une conscience et d'une âme. Tout le monde a dû voir la sincérité et le courage de Jacques Rivière ; à le connaître de plus près on découvrait encore chez lui l'humilité dans le plus beau sens de ce mot, et la tendresse aussi.

Quand on parle de Rivière, il ne faut pas essayer de résumer sa pensée en quelques lignes ; il faut deviner par intuition et admirer la force mystérieuse qui se dégage de l'œuvre inachevée d'un homme mort à trente-neuf ans. Peu sûrs de notre interprétation, qui peut varier de l'un à l'autre parmi nous, nous sommes unanimes à nous incliner devant la *qualité* de cet effort intellectuel et moral.

« Il s'agit de revivre », disait Jacques Rivière ; lui-même revivra avec nous, avec tous ceux pour lesquels il demeure un exemple et, dans vingt ou trente ans, l'Europe enfin réalisée saluera en lui un de ses plus nobles précurseurs, qui, partant de la haine et de la froide raison, s'est élevé peu à peu, douloureusement et courageusement, jusqu'à l'humaine fraternité.

(*La Semaine littéraire*, 16 mai 1925)

## IV

### « Transformation du sentiment national »

Pendant son séjour en Suisse, Jacques Rivièvre n'a pas cherché seulement à se délivrer de son expérience de l'Allemagne ; la nécessité impérieuse de surmonter ses antagonismes s'impose à lui s'il veut préparer la paix. De là ces réflexions sur la « transformation du sentiment national », jetées sur le papier dès le temps d'Engelberg comme en témoigne une page de titre qui porte — avec le sceau des *Cahiers vaudois* ! — son adresse en Suisse allemande. Elles ont été publiées en 1930 sous le titre *Pour et contre une Société des Nations (1917-1918)*, par les soins d'Isabelle Rivièvre qui a retenu une version plus élaborée mais plus polémique — Rivièvre en découd avec Maurras — et surtout délestée de toute hésitation. C'est la toute première version que nous donnons en partie ci-dessous, soit l'introduction, suivie du texte tel qu'il a été imprimé. Leur comparaison permettra de saisir la substitution à l'élan d'une « logique irrésistible » de la démarche, plus lente et mieux contrôlée, d'une raison qui « explique » et « enseigne ». Nous publions ensuite des pages de conclusion restées inédites, qui traduisent un « malaise philosophique » très caractéristique de la personnalité de l'écrivain.



## Première version inédite

## Chapitre I

## Le Sentiment National

Je ne crois pas que j'aime moins la France qu'au moment où je suis parti pour la défendre. Et pourtant je ne me représente plus qu'avec peine la sorte d'amour que j'avais alors pour elle ; je ne sens plus la jalousie qui m'animait à cet instant.

Oh ! quelle juste colère, quel unique souci de son intérêt, quelle absence de toute autre préoccupation que de la secourir et de la sauver ! Dans les dernières années avant la guerre, comme sous l'appel d'une urgente nécessité qui ne se démasquait pas encore, cette passion de la France avait fait en moi des progrès vertigineux. Elle s'était démêlée de cette vague complaisance esthétique pour les formes de pensée étrangères et de ce cosmopolitisme passif et rêveur, où conduisaient presque forcément à l'époque de ma première jeunesse l'instruction et la culture générale. On eût dit qu'elle était pressée de rompre avec eux, comme avec des compagnons de route imprudents et qui l'eussent égarée. Elle se voulait bien seule et bien propre en moi, purifiée de toute concession et de toute bienveillance d'amateur. Elle prenait même à l'avance quelque chose d'ombrageux, dont je m'étonnais moi-même. Il semblait qu'elle pressentît une offense ; elle était en moi comme révoltée déjà.

Je pense n'avoir pas été le seul à subir cette crise intérieure de patriotisme. Les témoignages écrits montrent qu'elle fut générale. L'œuvre de Péguy en restera le monument le plus clair et le plus beau. Ce qui me frappe surtout, c'est la hâte avec laquelle nous revenions à la France. Nous étions comme des gens qui sont allés trop loin et qui, regardant le ciel, craignent de ne plus pouvoir rentrer chez eux avant l'orage.

Nous eûmes le temps cependant. Nous l'eûmes tout juste. Mais enfin on peut dire qu'au moins au point de vue intellectuel et sentimental, au moment où la guerre éclata, nous étions prêts.

Je me souviens de cette dévotion qui m'emplissait si complètement, avec une si suave plénitude, pendant les quelques jours de préparation que mon régiment passa au dépôt. J'étais faible et souf-

frant, mais vraiment, je puis le dire parce que c'est vrai, j'étais heureux, j'étais comblé de joie. Je ne dis pas d'espoir ; c'est autre chose. L'espoir était plus nerveux, plus inquiet. Mais la joie était là, elle pénétrait dans tous les coins de mon âme ; elle baignait tous mes sentiments. La joie de l'amour, la joie de se donner à l'être qu'on aime.

La fameuse passion de servir, je l'ai connue, je crois, dans toute sa force. (Et je la connais encore. Mais quels plus étranges et dououreux devoirs elle m'impose maintenant !) Pour je ne sais plus quelle involontaire petite faute j'avais mérité les foudres de mon capitaine. Je me rappelle avec quelle consternation, mais aussi avec quelle soumission, quelle humilité, quelle piété je les subis ! Je marchais à côté de lui. Il me disait des choses dures et vexantes. Et moi, pendant ce même temps que j'entendais sa voix me faire mal, je lui étais entièrement dévoué ; du chagrin, mais aucune révolte ne passait dans mon cœur ; toute la capacité de mon âme était employée à recevoir ses paroles et à les accepter. Quand il eut fini, « Mon capitaine, je ne demande qu'à bien faire », lui dis-je simplement.

Mon Dieu, vous êtes témoin que j'étais content d'avoir retrouvé, sous cette forme pure et parfaite, l'amour de la France. Rien ne me semblait plus beau, ni plus désirable que cette simplicité de cœur où j'étais revenu. Si l'on m'eût dit que je la devais perdre à nouveau, Dieu sait quel désespoir m'eût saisi ! Il me semblait, pendant que je la goûtais, que c'était le visage même que j'eusse rêvé de donner à mes sentiments, si j'eusse été libre de le choisir.

Et pourtant ce visage n'est plus ; tout a changé en moi. Je ne suis plus le même. Je ne me reconnaissais plus. (Et je le demande avec instance, avec prière : « Quel est l'homme sincère qui se reconnaît aujourd'hui ? »)

Non, l'amour de la France n'a pas baissé en moi ; il ne s'est ni usé, ni avili. Mais il est dépassé ; il est compris maintenant dans un autre sentiment, plus vaste, si difficile à formuler ! — et ce qui pis est — dans un sentiment que je n'aime guère, qu'il ne me plaît pas beaucoup d'avoir. Je me rappelle combien, avant la guerre, l'amour de l'humanité me paraissait une chose ridicule. Je ne parlais qu'avec dérision de ceux qui le professait. Il me semblait qu'on ne pouvait être vraiment un objet si vaste, si vague et que toute protestation de ce genre n'était que du verbiage. Je trouvais quelque chose de laid et de sot à prétendre que tous les hommes sont frères.

Et le plus grave, c'est que je le trouve encore. En dehors du point de vue chrétien, je ne comprends pas qu'on puisse aimer tous les hommes à la fois, ni surtout qu'on puisse préférer tous les hommes à ceux qui vous tiennent de près et qui forment avec vous la nation.

Je me souviens du malaise immense où m'a plongé la découverte de mes nouveaux sentiments. Il n'y a pas très longtemps. J'ai attendu aussi longtemps que possible avant de me les avouer. J'avais honte devant moi-même ; il me semblait que je me trahissais moi-même.

Mais enfin une logique irrésistible opérait en moi. C'est la faute de la guerre. Elle démontre des choses qu'on n'aurait jamais voulu voir vraies. Elle continue d'agir, pendant que nous nous éprenons de telle ou telle idée qu'elle avait d'abord mise en nous. Elle pousse lentement et sûrement à la lumière toutes les conséquences aux-quelles nous eussions peut-être voulu échapper.

Je ne peux plus m'en tenir au simple point de vue national. Le bien de la France est toujours ce qui m'est le plus cher au monde. Mais il ne m'apparaît plus comme le terme unique, vers quoi tout doive tendre. Je ne peux plus juger de la valeur des événements suivant qu'ils y contribuent ou non. Je n'ai plus les yeux rivés sur lui ; mon regard n'est plus enchanté par ce seul mirage.

Que faire contre les progrès de l'esprit ? L'intelligence est fatale comme les astres. A quoi sert d'y résister ? Où serait le bien de méconnaître ce qu'elle me montre. Mais je suis triste d'être de ceux à qui elle le découvre.

Je vois maintenant comme objectif immédiat de tout notre effort le statut du monde à fixer. C'est le but qui se propose directement à toutes les activités ; il n'y a plus de questions nationales. C'est le tout qui doit être repêtré, c'est au tout qu'il faut mettre la main. Le sort des éléments sera déterminé par la forme qu'on donnera au tout. Il serait vain de vouloir modifier séparément les parties ; tout ce qu'on pourrait obtenir dans ce sens ne tarderait pas d'être remis en question et pourrait se voir en un instant balayé par la solution totale, seule possible.

Ainsi, bon gré mal gré, me voici obligé de travailler pour le compte de l'humanité. Et je ne peux plus m'intéresser aux événements que dans la mesure où ils concourent à son organisation nouvelle. L'intérêt de la France m'apparaît non pas du tout comme négligeable, mais comme fondu dans cet intérêt universel et comme impossible à servir autrement que par son intermédiaire.

Pour un esprit comme le mien, qui n'aime pas les nuages et qui ne sent de dévouement que pour les personnes concrètes, ça n'a rien de drôle. Mais justement si je suis amené à croire à l'humanité et à vouloir la Société des Nations, c'est parce qu'elles cessent d'être des nuages, comme je voudrais l'expliquer tout à l'heure.



## Version publiée

## I

## Pour une Société des Nations

Si j'osais — mais ce serait sans à propos parodier Péguy — j'intitulerais ce chapitre : « De la situation faite au sentiment national ». Parmi toutes celles qu'a posées la guerre, il n'y a pas de question plus tragique, bien qu'à mes yeux ce soit l'une des mieux éclaircies déjà.

Je ne crois pas que j'aime moins la France qu'au moment où je suis parti pour la défendre. Et pourtant je ne me représente plus qu'avec peine la sorte d'amour que j'avais alors pour elle ; je ne retrouve plus la jalousie farouche dont j'étais animé à cet instant.

Oh ! quelle juste colère, quel unique souci de son intérêt, quelle absence de toute autre préoccupation que de la secourir et de la sauver ! Dans les dernières années avant la guerre, comme sous l'appel d'une urgente nécessité qui ne se démasquait pas encore, cette passion de la France avait fait en moi des progrès vertigineux. Elle s'était démêlée de cette vague complaisance esthétique pour les formes de pensée étrangères et de ce cosmopolitisme intellectuel, qui m'avaient un moment complètement envahi et qui ne sont d'ailleurs pas sans rapport avec mon caractère. On eût dit qu'elle était pressée de rompre avec eux comme avec des compagnons imprudents, qui ne voient pas monter l'orage. Elle cherchait à se rendre aussi pure que possible et répudiait toute concession, toute bienveillance, qui eût pu sentir l'amateur ; elle prenait même à l'avance quelque chose d'ombrageux, dont je m'étonnais moi-même ; il semblait qu'elle eût le pressentiment d'une offense ; elle était en moi comme révoltée déjà.

Je pense n'avoir pas été le seul à subir cette crise intérieure de patriotisme. Les témoignages écrits montrent qu'elle fut générale : l'œuvre de Péguy en restera le monument le plus clair et le plus beau. Ce qui me frappe surtout, c'est la hâte avec laquelle nous revenions à la France. Nous étions comme des gens qui sont allés se promener trop loin et qui craignent de n'avoir pas le temps de rentrer chez eux avant la nuit.

Nous l'eûmes cependant. Il ne s'en fallut pas de beaucoup ; mais enfin on peut dire qu'au moins au point de vue intellectuel et sentimental, au moment où la guerre éclata nous étions prêts.

Je me souviens de cette dévotion qui m'emplissait si complètement, avec une si suave plénitude, pendant les quelques jours de préparation que mon régiment passa au dépôt. J'étais faible et souffrant, mais vraiment, je peux le dire parce que c'est vrai, j'étais heureux, j'étais comblé de joie. Je ne dis pas d'espoir ; c'est autre chose ; l'espoir était plus nerveux, plus inquiet. Mais la joie était là ; elle pénétrait dans tous les coins de mon âme, elle baignait tous mes sentiments : la joie d'aimer et de se donner à qui l'on aime.

La fameuse passion de servir, je l'ai connue, je crois, dans toute sa force. (Et je la connais encore ; mais quels plus douloureux devoirs elle m'impose maintenant !) Pour je ne sais plus quelle involontaire petite faute, j'avais mérité les foudres de mon capitaine. Je me rappelle avec quelle consternation, mais aussi avec quelle soumission, quelle humilité, quelle piété je les subis ! Je marchais à côté de lui ; il me disait des choses dures et vexantes. Et moi, pendant ce même temps que j'entendais sa voix me faire mal, je lui étais entièrement dévoué ; du chagrin, mais aucune révolte ne passait dans mon cœur ; toute la capacité en était employée à recevoir ses paroles et à les accepter. Quand il eut fini, « Mon capitaine, je ne demande qu'à bien faire », lui dis-je simplement.

Ah ! comme j'étais content d'avoir retrouvé sous cette forme pure et parfaite l'amour de la France ! Rien ne me semblait plus beau, ni plus désirable que la simplicité de sentiment à laquelle j'étais revenu. Si l'on m'eût dit que je devais la perdre à nouveau, Dieu sait quel désespoir m'eût saisi !

Et pourtant il a bien fallu changer. Je ne suis plus le même ; je me reconnais à peine. (Et je le demande avec instance, avec prière : Quel est l'homme sincère qui se reconnaît aujourd'hui ?)

Non, l'amour de la France n'a pas baissé en moi ; il ne s'est ni usé, ni avili ; il est toujours à la même place dans mon cœur. Mais c'est ma raison qui a fait du chemin. Elle a regardé, absorbé, compris tout ce qui se passait autour d'elle. Et maintenant elle m'enseigne que le point de vue national ne peut plus être maintenu intégralement.

Je vais expliquer bientôt ce qu'elle entend par là. — Mais je voudrais d'abord qu'on prît une idée de l'étrange combinaison qui occupe actuellement mon esprit : en premier lieu, le sentiment national, qui continue de tirer par-dessous avec une force aveugle et inconditionnelle, me poussant vers le même devoir toujours que jadis et me laissant aussi peu de liberté que jadis de m'y dérober. Mais par-dessus, tout un système de réflexions et de jugements, aussi inévitables que lui, et qui m'interdisent non pas de lui obéir, mais de croire en lui. C'est ici qu'est le point délicat. Pas plus que je ne peux me débarrasser de mon patriotisme, je ne peux m'assurer que le jour sous lequel il me montre les choses, que la direction qu'il donne à mes efforts soient les seuls véritables. Le bien de la France est toujours ce qui m'est le plus cher au monde ; mais il ne m'apparaît plus comme le terme unique vers quoi tout doive tendre. Je ne peux plus juger de la valeur des événements uniquement suivant qu'ils y contribuent ou non. Je n'ai plus les yeux rivés sur lui ; mon regard n'est plus enchanté par ce seul mirage.

Je vois maintenant comme objectif immédiat de tous les efforts actuels, et même de ceux qui se combattent, le statut du monde à fixer. C'est le but qui se propose directement à toutes les activités ; il n'y a plus de questions nationales. C'est le tout qui doit être repêtri, c'est au tout qu'il faut mettre la main. Le sort des éléments sera déterminé par la forme qu'on donnera au tout. Il serait vain de vouloir modifier séparément les parties ; tout ce qu'on pourrait obtenir dans ce sens ne tarderait pas d'être remis en question et pourrait se voir en un instant balayé par la solution totale, seule possible.

Ainsi je ne peux plus m'intéresser aux événements que dans la mesure où ils concourent à l'organisation nouvelle de l'humanité. En lisant mon journal, j'y cherche d'abord ce qui nous en peut approcher, ce qui en dessine les premiers linéaments. L'intérêt de la France m'apparaît non pas du tout comme négligeable, mais comme fondu dans cet intérêt universel et comme ne pouvant plus être servi que par son intermédiaire.

On a ici un bon exemple de la sorte de tourments que la guerre m'a apportés. Car on devine bien que je ne trouve pas dans les réflexions que je viens de mentionner le même plaisir que dans les entraînements de mon instinct. Elles me plaisent si peu que quand elles ont commencé de se faire jour et de miner sournoisement ma

certitude, je suis tombé dans un malaise immense. J'ai attendu aussi longtemps que possible avant de me les avouer. J'avais honte d'elles devant moi ; il me semblait que je me trahissais moi-même.

Mais enfin une logique irrésistible opérait en moi. Que faire contre les progrès de l'esprit ? L'intelligence est fatale comme les astres. Où serait le bien de méconnaître ce qu'elle me montre ? Il faut bien accueillir ses résultats, au fur et à mesure qu'ils paraissent. Même si je le voulais, où les fuirais-je !

La guerre dure trop longtemps. Elle démontre des choses que je n'aurais jamais voulu voir vraies. Elle continue d'agir, pendant que je m'éprends de tel sentiment qu'elle a d'abord mis en moi. Elle pousse lentement et sûrement à la lumière toutes les conséquences auxquelles j'eusse mieux aimé échapper.

Et me voilà maintenant tout nigaud, car elle m'oblige à exposer les idées les moins en rapport qui se puissent rêver avec mon tempérament et mes goûts. Si j'apparaîs ici en champion de la Société des Nations, on peut bien croire que ce n'est pas pour mon plaisir. Au moment même où j'entreprends la défense du point de vue qu'on pourrait appeler universel, quelque chose en moi se scandalise et je me sens comme tiré en arrière par les forces les plus secrètes de mon cœur, que mon esprit a dépassées, mais non pas vaincues.

## Conclusion inédite

## IV

Je n'ai pas voulu interrompre le cours de mes réflexions ; pour m'en débarrasser, il fallait leur permettre de se dérouler jusqu'au bout ; la logique est une personne qui n'aime pas à être dérangée ; j'ai dû céder à son petit train-train. Mais maintenant que je relis ce qu'elle m'a dicté, combien j'y trouve à reprendre ! Comme tout cela est raide ! Partout je voudrais ajouter des nuances, marquer des restrictions. Non, je n'accepte pas tel quel tout ce que j'ai laissé mon esprit déduire.

De nouveau la honte qui avait failli m'arrêter au début de ce chapitre, fait son apparition ; j'ai pu la refouler, mais non la vaincre. Et maintenant elle prend une forme plus aiguë, plus précise. Ce n'est plus la simple pudeur nationale, la gêne que je sentais à porter mes regards au-delà de la France et à embrasser des problèmes d'ordre universel. C'est maintenant une sorte de malaise philosophique : je ne suis pas content du genre de certitude auquel j'ai paru me ranger ; je me fais l'effet d'une dupe ; je ne me trouve pas assez sévère, assez dur, assez cruel, si l'on veut, dans mes conclusions ; une couleur trop rose me les rend à moi-même suspectes. Il y a des phrases là-dedans, qui me font frémir ; elles m'apparaissent maintenant si directement empruntées au jargon humanitaire ! elles impliquent un tel optimisme !

Et au fait, comment ai-je pu donner à ce point dans l'optimisme historique ? Comment ai-je pu croire, ou avoir l'air de croire que l'avenir serait meilleur que le passé et que nous allions entrer dans une ère de bonheur et de paix ? Est-ce que cela est bien dans mon esprit ? Est-ce que je pense sérieusement que le monde va changer tout à coup de face et que le Progrès est une réalité positive ?

Je serais bien malade, si j'en étais là. A la seule idée de telles concessions, mon sang chrétien ne fait qu'un tour. Il m'est aussi impossible de penser que le monde puisse guérir tout seul et pour toujours, que de croire que la boule terrestre va se mettre à tourner tout à coup en sens inverse. Les deux hypothèses sont pour moi d'une égale absurdité scientifique.

Et pourtant c'est un fait que toutes mes précédentes réflexions sont entachées d'une aveugle confiance dans l'avenir. Je ne dois pas me faire d'illusions ; j'ai marché, au cours de ces pages, la main dans la main avec les pires maniaques du Progrès, avec les penseurs « laïques », avec ceux qui s'imaginent que l'homme est bon, ou tout au moins perfectible, avec ceux qui se reposent sur la Nature comme sur une mère, et qui croient que le Paradis est ici-bas et que nous nous y acheminons de plain-pied. Je lis dans mon journal que la Ligue des Droits de l'Homme assume décidément le patronage de la Société des Nations. Rien de plus naturel ; c'est en effet de son ressort. Si je ne suis pas content de collaborer avec elle, je ne dois m'en prendre qu'à moi. C'est ma faute et rien que ma faute, si voici nos causes communes.

Mais enfin je ne peux me résigner à les laisser confondues, car elles ne le sont qu'en apparence, ou, si l'on veut, dans la pratique seulement. Avec les optimistes et les humanitaires j'aurai peut-être des rapports politiques, mais de doctrine jamais. Je partage leur volonté, mais non pas leurs illusions. Je crois qu'il est de mon devoir d'aider de toutes mes forces à l'avènement de la Société des Nations ; mais je ne m'imagine pas un seul instant que je contribue par là à fixer irrévocablement le statut de l'humanité. En expliquant les raisons qui me semblaient la rendre nécessaire, j'ai pu par instants avoir l'air de la considérer comme supprimant pour toujours toute possibilité de guerre. Ne fallait-il pas la présenter sous son jour le plus plein, et dans toute sa vertu ? Mais dès ce moment j'avais mes arrière-pensées.

Et comment admettrais-je que nous puissions mettre l'avenir en poche une fois pour toutes ? La Société des Nations est imminente ; mais non pas définitive. C'est ici que je brise avec ses partisans absolus, avec ses métaphysiciens. Le sain et vigoureux pessimisme du chrétien m'empêche d'oublier combien les œuvres humaines sont précaires. L'humanité est lasse de la guerre jusqu'au désespoir ; elle va donc se fabriquer un système pour s'en préserver. La conséquence est logique. Mais tout ce qu'elle fait participe de sa fragilité ; on n'a pas encore vu qu'elle ait trouvé un moyen de vaincre le temps. La Société des Nations est donc condamnée en naissant ; on peut prévoir sa ruine en même temps que son établissement. La conséquence n'est pas moins logique, il me semble. — Le temps passera. Si bien combinée que soit notre organisation de défense contre la guerre, il saura bien la miner peu à peu. Je veux croire qu'elle résistera plus longtemps que tout ce qu'on avait pu essayer jusqu'ici dans ce genre : les raisons qui l'auront inspirée étant plus fortes, mieux senties, lui communiqueront une solidité plus grande. Mais non pas indestructible ; les années seront des vagues sournoises, qui la déferont morceau par morceau.

Et d'abord ne sais-je pas combien l'imagination de l'homme est faible, à quel point il lui est difficile de se représenter ce qu'il n'a pas vu ? Or le temps viendra nécessairement où plus personne n'aura vu. — Des récits, des documents de toutes sortes seront là. — Mais qu'est un récit, qu'est un document pour un esprit qui ne fait pas attention ? Quelle impression feront tous les monuments de la grande guerre sur des gens qui, il faut l'espérer, auront retrouvé la joie et l'étourderie de vivre ?

La Société des Nations sera là. Mais à quoi servira-t-elle s'ils n'en comprennent plus le sens ? On s'ennuie de tout, même de la paix. Il y a un certain esprit d'impatience et de curiosité, contre lequel je crains bien qu'elle ne devienne un jour sans pouvoir. Et qui sait si le dernier motif des grands bouleversements historiques, le plus secret, le plus ignoré, n'est pas la simple instabilité de la volonté humaine, le dégoût de voir les choses trop longtemps pareilles à elles-mêmes, le besoin de jeter un peu d'imprévu dans tout ça ? Contre une telle force / tentation / quelles mesures d'ordre pratique peuvent être assurées de prévaloir toujours ? Où irait-on la prendre pour la juguler ? Tapie au fond des consciences, elle est à l'abri de tout ce qu'on fait contre elle. Et qui peut l'empêcher de reparaître tout à coup ?

En somme ce qui fait la force actuelle de la Société des Nations est aussi ce qui fera un jour sa faiblesse. Nous sommes à un moment où l'esprit de violence vient de s'assouvir ; et c'est la meilleure garantie qu'on puisse avoir contre lui. Car il est soumis à la grande loi qui règle tous les appétits de l'animal en nous : il s'éteint dans la satisfaction. Mais il renaît aussi ; à se reposer il reprend des forces ; la raison peut le tenir en bride un certain temps, l'amuser avec ses interdictions. Mais enfin un beau jour il s'ennuie ; il donne un coup de tête dans tout ce qu'on avait préparé pour le contenir, il envoie tout promener. N'observons-nous pas ce rythme dans notre propre cœur ? La méchanceté s'accumule goutte à goutte ; nous lui fermons les issues, nous l'empêchons de sortir aussi longtemps que possible ; mais vient un moment où elle remplit si bien toute l'âme, où le besoin de faire du mal devient si douloureux, qu'il n'y a plus d'autre ressource que de lui céder et de contenter sa haine sur autrui. Voilà la Nature telle qu'elle est. Ce n'est pas elle qui risque de donner à la Société des Nations la perpétuité que lui rêvent certains de ses inventeurs.

Et tout de même, pour finir, il faut encore ajouter ceci : c'est que de tels aperçus désenchantés ne sont pas intéressants à l'heure actuelle. Le seul avenir qui ait des droits à notre attention / qui doive

nous occuper / , c'est celui qui vient, celui de notre génération et peut-être de la suivante. Il est bon de n'être pas dupe à part soi de la durée de ce qu'on travaille à construire ; mais il n'est pas nécessaire de montrer qu'on en doute. Toutes les solutions politiques sont d'essence relative, mais doivent être comprises et présentées comme absolues. Laissons les siècles futurs tranquilles. Tâchons de deviner aussi profondément que possible ce que nous apportent les années qui viennent, et puisqu'il semble que ce soit l'organisation de la paix entre les peuples, donnons toutes nos forces à cette œuvre qui nous survivra bien tout de même, on peut l'espérer, quelque temps.